

UN MOT
SUR L'OUVRAGE

DE M. DE CUSTINE,

INTITULÉ :

LA RUSSIE EN 1839.

UN MOT
SUR L'OUVRAGE

DE M. DE CUSTINE,

INTITULÉ :

LA RUSSIE EN 1839,

PAR UN RUSSE.



PARIS,
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, N° 56.

—
1843.

UN MOT SUR L'OUVRAGE

DE M. DE CUSTINE,

INTITULÉ :

LA RUSSIE EN 1839.

L'opinion publique est sujette à de singulières réactions. Il en est des peuples comme des individus : ils ont leurs instants de faveur et de disgrâce. — Rayon mobile et capricieux, la popularité s'arrête un moment sur leur front, puis les quitte pour voler à d'autres. Dans les jugements que l'on fait d'eux, on tombe volontiers d'un excès dans l'excès contraire; car les réactions ne s'arrêtent jamais à mi-chemin. La vanité devient furieuse d'avoir été sa propre dupe; au lieu de s'en prendre à elle-même, c'est contre son idole qu'elle se fâche. Et elle ne se contente pas de l'abandonner, elle l'arrache du piédestal pour la fouler violemment aux pieds; ainsi en est-il advenu aux Russes et à la Russie. Que

les temps sont changés ! Je ne parle pas de celui où Voltaire, qui nous faisait, certes, beaucoup trop d'honneur, disait aux Velches, à propos de nous :

« C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière ! »

La politesse était outrée, et en gens modestes, nous l'avons toujours prise pour ce qu'elle valait. Mais, sans remonter si haut, n'est-il pas vrai qu'en 1815, de tous les peuples qu'une merveilleuse destinée mêla un moment dans son crible, nous étions, je ne dirai pas le plus goûté, mais à tout prendre le moins mal vu ? Béranger reproche à Frétilton sa partialité pour les Cosaques. Aujourd'hui, ce n'est plus cela. C'est tout au plus si Frétilton oserait nous regarder encore du coin de l'œil, dans la crainte de se commettre avec le *Journal des Débats*; au théâtre et dans les romans, on nous tourne en ridicule. Le mélodrame s'est emparé de nos moujiks et de nos boyards. Les Anglais nous ont cédé les rôles qu'ils occupaient dans les vaudevilles. A la tribune parlementaire, il n'est pas d'orateur, voire de ministre un peu soigneux de sa réputation, qui ne fasse, une fois ou deux par session, un brin de popularité à nos dépens. Dans les journaux, ce n'est qu'un cri contre nos desseins ambitieux et notre soif insatiable de conquêtes. Aux Français permis de s'étendre en Afrique et de pousser

leurs établissements maritimes jusqu'aux îles de la Polynésie. Libre aux Anglais de mettre à contribution la Chine, et d'annexer le Scinde à leur empire indien. Quant à nous, qui ne bougeons pas, nous inquiétons tout l'univers par notre immobilité menaçante. Le colosse du nord ne saurait éternuer, sans voir aussitôt braqués sur lui tous les télescopes européens. En vertu de cet apophthegme historique, qu'un instinct irrésistible entraîna de tout temps les peuples du nord vers la patrie des arts et du soleil, chaque matin, du haut de leurs tours, toutes les sentinelles de la presse annoncent à grand bruit de trompettes la venue prochaine d'Attila, suivi d'un million de Huns. Et quelles vues profondes on nous prête ! Que d'esprit on donne à notre gouvernement, qui ne s'en était pas douté ! C'est qu'aussi la Russie est au fond de tout ; c'est une puissance ubiquitaire qui se manifeste à la fois en cent lieux. Y a-t-il émeute à Paris, troubles en Irlande ? si la Russie n'a pas tout fait, elle y est au moins pour quelque chose. La Russie a des intelligences secrètes avec O'Connell et Ab-del-Kader ; la Russie cherche à semer la zizanie entre les missionnaires catholiques et protestants aux îles Marquises ; la Russie fournit des plans de campagne aux Béloutchis ; à travers les steppes de la Mongolie et le grand désert de Kobi, elle envoie aux